3e Année. — N° 11 5 Juin 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 1er au 5 et du 15 au 20 de chaque mois.

LA VIE ET LA MORT

Je me promenais dans mon jardin, m'isolant de mes jeunes enfants, dont les jeux bruyants et les courses animées ne sont pas faits pour faciliter, chez autrui, le travail de la pensée. Les petits oiseaux sautillaient de branche en branche, sous les gais rayons du soleil, et mille fleurettes, épanouies en un sourire de printemps, surgissaient de tous côtés, surmontant le gazon vert de leurs collerettes bleues, blanches et jaunes. Parvenu au point culminant de mon jardin, dans ce petit coin de verdure fleurie où j'aime à évoquer la Muse, je me trouvai assez éloigné de tout bruit pour égrener le chapelet des rêves. Le calme profond de la Nature donnait des ailes à ma rêverie, et, peu à peu, j'oubliai la Terre pour contempler la voûte bleue si profonde où les yeux de notre âme cherchent le visage de Dieu.

Un vol de colombes fuyait à ce moment vers l'horizon, et — je ne sais pourquoi — je songeai, en les regardant, à ce vol d'âmes humaines, au départ précipité de ces esprits humains dont les corps furent consumés dans l'incendie du Bazar de la Charité. Ames d'enfants, de jeunes filles et de nobles dames, dont les flammes ont détruit l'enveloppe matérielle, vous passiez devant moi, émues encore et déjà souriantes, dans cet essaim de colombes qui fuyait la terre pour le ciel. Et quand vous eûtes disparu à l'horizon, je m'efforçai vainement de donner un autre cours à mes pensées. Je revis les décombres fumants sous lesquels vos pauvres corps furent entassés, j'entendis le crépitement des planches et des chairs torturées par le feu, je vis passer, dans un nuage de fumée et de flammes, les nobles, les énergiques figures de ces sauveteurs qui disputèrent héroïquement un si grand nombre de victimes à la Mort...

Que veut dire Dieu quand ces horribles événements nous frappent en plein cœur ? Comment allier l'affreuse réalité des faits et notre croyance en une éternelle et souveraine justice ? Pourquoi ces désastres ? Qu'avaient fait ces enfants et ces femmes pour mériter un châtiment aussi terrible ?

Et la voix intime qui parle, aux heures désolées, pour relever mon courage abattu, la voix de la Muse s'éleva doucement dans mon âme :

— Pourquoi, disait-elle, donner plus d'importance qu'il ne convient au rapide passage qui constitue l'existence de l'homme ici-bas ? Chaque heure qui sonne emporte sa moisson de cadavres, et, d'un bout de la Terre à l'autre, le glas de la mort alterne, à chaque seconde, avec le chant de la vie. Vous vivez pour mourir et vous mourez pour renaître, ne le sais-tu pas ? Qu'est-ce que la mort ? Un changement de forme. Pourquoi s'en attrister ? Oui, je le sais, ce qui te préoccupe, comme beaucoup de tes semblables, ce n'est pas la mort elle-même, c'est la souffrance dont elle est presque toujours précédée. Or, j'en conviens, cette souffrance fut atroce pour les victimes dont tu déplores le sort ; mais sais-tu ce qu'une longue vie leur eût apporté de chagrins cuisants ? Sais-tu si, devant le spectacle des maux qu'il leur restait à subir, la plupart n'eussent pas préféré la mort prompte qui délivre à la vie lente qui torture ?

« Car si l'épreuve est terrible, c'est surtout pour ceux que l'affreuse catastrophe a épargnés personnellement et qui ont vu mourir une mère, une épouse, des enfants adorés. Vous devez vos regrets, vos larmes de compassion à ceux-là, à ces martyrs de la vie, plus cruellement punis par la mort que celles dont les corps furent dévorés par les flammes de la rue Jean Goujon.

« Rester seul dans la maison muette, naguère encore toute remplie de cris joyeux;

ne tenir dans ses mains qu'un peu de cendre, dernier vestige de la vie, éphémère relique d'amour qui va disparaître à tout jamais ; se tenir penché sur le sombre abîme où disparurent les êtres aimés, et ne plus entendre monter à sa surface, même un cri d'horreur ou une plainte désespérée ; constater partout le vide absolu, le néant des choses d'ici-bas, n'est-ce pas là la souffrance la plus aiguë et la plus profonde ?

« Mais, vous le savez, vous êtes venus vivre sur un globe tourmenté, sur une terre d'épreuves. Vous avez mérité, par vos actes accomplis dans de précédentes existences, de trouver en celle-ci les luttes, les dangers, les souffrances et la mort. N'accusez donc pas la Providence de maux qui ne sont que la conséquence de vos actes antérieurs, et, surtout, n'attachez pas un prix trop grand à l'existence matérielle de ce monde. Elevez-vous par la pensée dans un monde meilleur, vous y préparerez ainsi votre admission quand l'heure viendra pour vous de quitter la Terre. La vie d'ici-bas n'est qu'un anneau de la chaîne sans fin des existences. Et tous ceux qui se sont aimés se retrouveront dans les vies renaissantes. Vos défauts antérieurs, les fautes que vous avez commises ont nécessité une réparation, une expiation. Soumettez-vous et espérez. La bonté du Créateur se révèle dans cette succession des existences qui vous permettra d'atteindre, un jour, l'extrême limite du perfectionnement humain, gage assuré d'éternel bonheur.

« Quant au groupe des âmes qui ont souffert de la brusque cessation de leur vie corporelle, voyez-le s'élever, délivré et rayonnant, dans la sérénité de l'espace. Il monte vers le beau, le juste et le vrai.

Dites-vous que la souffrance de ces âmes a trouvé son terme et que mille esprits glorieux et bons les accompagnent dans leur magnifique ascension vers l'idéal infini. »

Après ces paroles de la Muse, je restai un moment pensif, partagé entre l'espoir et la douleur. Quelque chose en moi murmurait encore contre l'inexorable destin.

Et la Muse reprit alors :

— O pauvre esprit de la Terre, quand donc consentiras-tu à t'élever, d'un large coup d'aile, au-dessus des ombres du martyre et de la mort, pour adorer la splendeur éblouissante de l'éternelle vie ? Tu t'attaches à ce globe comme si tu devais y demeurer toujours ; tu ne penses qu'à cette vie matérielle qui aboutit au tombeau, et tu ne sais point voir l'enchaînement adorable des destinées successives et universelles. Une vie perdue, c'est un sourire qui s'efface, un rayon qui se voile ; mais l'éternelle succession des existences, c'est l'épanouissement de tous les sourires, le foyer de tous les rayons. Rien ne se perd pour jamais dans la création : tout s'y transforme. Les atomes des corps brûlés ont continué, sous une forme nouvelle, leur évolution dans la matière, tandis que les aspirations des âmes martyres se sont retrouvées, plus nobles et plus pures, de l'autre côté du tombeau. Dieu sourit, à cette heure, aux hymnes d'amour de ces victimes reconnaissantes. Pendant que vous accusez la divine justice, elles l'implorent pour vous. Elles vivent dans la paix et dans l'harmonie, seulement attristées par la douleur de ceux qu'elles ont laissés sur la Terre. Elles sont heureuses, tandis que vous vous irritez sous le fouet de la douleur. Courage à tous, espoir à tous. Les liens brisés se reforment, le temps cicatrise toutes les blessures du cœur, et l'avenir vous est ouvert : l'avenir, c'est-à-dire le berceau qui suit la tombe, le recommencement de la vie après la mort, l'espérance sans fin, le perfectionnement continu et la joie du *revoir* à travers toutes les existences de l'âme.

— O Muse ! Muse ! ta parole est douce aux cœurs blessés, et je te remercie, m'écriai-je. Mais n'est-il pas pénible de penser que toute souffrance est une punition ou ou une épreuve demandant l'intervention divine, et que, par conséquent, les catastrophes dont la Terre est le théâtre ressemblent fort à une vengeance du Créateur ? Cette doctrine rencontre la réprobation presque universelle.

— Non, Dieu ne se venge pas quand les lois éternelles s'accomplissent avec rigueur. Dieu, c'est la bonté permanente et infinie : mais l'homme ayant fait le mal, ici-bas ou ailleurs, en subit les conséquences inéluctables. D'ailleurs, la souffrance ne saurait être considérée toujours comme une expiation. Les plus hautes natures sont celles qui, parfois, ont le plus souffert. Ne sais-tu pas que des âmes très avancées, des intelligences hors ligne, de grands cœurs d'apôtres se sont incarnés sur la Terre pour accélérer la marche du progrès humain ? Jeanne d'Arc est morte sur un bûcher, Jésus sur la croix ; Socrate a bu la ciguë. Etait-ce Dieu qui se vengeait sur ces admirables natures ? Non, puisque celles-là, du moins, n'avaient fait que le bien.

« Mais les souffrances et la mort sont le lot obligé de votre terre inférieure. Dieu ne peut changer pour vous les conditions

de la vie sur le globe que vous habitez. Il ne peut que vous soutenir dans vos épreuves et vous appeler aux mondes supérieurs où règne l'harmonie et où la souffrance expire.

« Quand la science des hommes, unie à la foi, à la raison et à l'amour, aura fait de plus importants progrès, les maux qui désolent votre planète s'évanouiront peu à peu. Le mal a pour conséquence la douleur. Supprimez le mal moral, éclairez l'intelligence par le cœur, et vous serez bien près de voir disparaître tous les fléaux et toutes les calamités.

— Mais, en attendant, Muse, on souffre sur la Terre. Devons-nous ressembler à ces ministres du Seigneur qui, le front calme et les bras croisés, assistent impassibles aux événements cruels qui se déroulent ? La plus belle religion du monde, n'est-ce pas celle dont le principal dogme est la pitié ?

Un silence intérieur ayant succédé à ces paroles de mon âme, je me persuadai que ma dernière question resterait sans réponse et, triste, je levai lentement la tête vers le ciel. Alors, comme dans un éclair, je vis le visage resplendissant de la Muse, qui me souriait. Son sourire était si doux, si humain, si fraternel qu'il porta la quiétude dans tout mon être. Puis, sillonnant ce sourire, une larme brillante descendit rapide...

Bonne et chère Muse ! Tout en me consolant des maux d'ici-bas et en me montrant l'ascension des âmes à travers les épreuves de la vie, la céleste messagère pleurait, elle aussi, sur les douleurs humaines.

A. Laurent de FAGET.

LE PASSAGE

(Suite) (*)

6. — Dans le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, il se produit encore un autre phénomène d'une importance capitale : c'est celui du trouble. A ce moment, l'âme éprouve un engourdissement qui paralyse momentanément ses facultés et neutralise, en partie du moins, les sensations ; elle est, pour ainsi dire, cataleptisée, de sorte qu'elle n'est presque jamais témoin conscient du dernier soupir. Nous disons *presque jamais* parce qu'il est un cas où elle peut en avoir conscience, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le trouble peut donc être considéré comme l'état normal à l'instant de la mort ; sa durée est indéterminée ; elle varie de quelques heures à quelques années. A mesure qu'il se dissipe, l'âme est dans la situation d'un homme qui sort d'un profond sommeil ; les idées sont confuses, vagues et incertaines ; on voit comme à travers un brouillard ; peu à peu la vue s'éclaircit, la mémoire revient, et l'on se reconnaît. Mais ce réveil est bien différent, selon les individus ; chez les uns il est calme et procure une sensation délicieuse ; chez d'autres, il est plein de terreur et d'anxiété, et produit l'effet d'un affreux cauchemar.

7. — Le moment du dernier soupir n'est donc pas le plus pénible, parce que, le plus ordinairement, l'âme n'a pas conscience d'elle-même ; mais avant, elle souffre de la désagrégation de la matière pendant les convulsions de l'agonie, et, après, par les angoisses du trouble. Hâtons-nous de dire que cet état n'est pas général. L'intensité et la durée de la souffrance sont, comme nous l'avons dit, en raison de l'affinité qui existe entre le corps et le périsprit ; plus cette affinité est grande, plus les efforts de l'Esprit pour se dégager de ses liens sont longs et pénibles ; mais il est des personnes chez lesquelles la cohésion est si faible que le dégagement s'opère de lui-même et naturellement. L'Esprit se sépare du corps comme un fruit mûr se détache de sa tige ; c'est le cas des morts calmes et des réveils paisibles.

8. — L'état moral de l'âme est la cause principale qui influe sur le plus ou moins de facilité du dégagement. L'affinité entre le corps et le périsprit est en raison de l'attachement de l'Esprit à la matière ; elle est à son maximum chez l'homme dont toutes les préoccupations se concentrent sur la vie et les jouissances matérielles ; elle est presque nulle chez celui dont l'âme épurée s'est identifiée par anticipation avec la vie spirituelle. Puisque la lenteur et la difficulté de la séparation sont en raison du degré d'épuration et de dématérialisation de l'âme, il dépend de chacun de rendre ce passage plus ou moins facile ou pénible, agréable ou douloureux. Ceci étant posé, à la fois comme théorie et comme résultat d'observation, il nous reste à examiner l'influence du genre de mort sur les sensations de l'âme au dernier moment.

9. — Dans la mort naturelle, celle qui résulte de l'extinction des forces vitales par l'âge ou la maladie, le dégagement s'opère graduellement ; chez l'homme dont

(*) Voir notre numéro du 20 mai.

l'âme est dématérialisée et dont les pensées se sont détachées des choses terrestres, le dégagement est presque complet avant la mort réelle ; le corps vit encore de la vie organique, que l'âme est déjà entrée dans la vie spirituelle et ne tient plus au corps que par un lien si faible qu'il se rompt sans peine au dernier battement de cœur. Dans cette situation, l'Esprit peut avoir déjà recouvré sa lucidité, et être témoin conscient de l'extinction de la vie de son corps dont il est heureux d'être délivré ; pour lui, le trouble est presque nul ; ce n'est qu'un moment de sommeil paisible, d'où il sort avec une indicible impression de bonheur et d'espérance.

Chez l'homme matériel et sensuel, celui qui a plus vécu par le corps que par l'esprit, pour qui la vie spirituelle n'est rien, pas même une réalité dans sa pensée, tout a contribué à *resserrer* les liens qui l'attachent à la matière ; rien n'est venu les relâcher pendant la vie. Aux approches de la mort, le dégagement s'opère aussi par degrés, mais avec des efforts continus. Les convulsions de l'agonie sont l'indice de la lutte que soutient l'Esprit qui parfois veut rompre les liens qui lui résistent, et d'autres fois se cramponne à son corps dont une force irrésistible l'arrache violemment, partie par partie.

ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme.*)

(*à suivre*)

A PROPOS DE L'INCENDIE

DES CHAMPS-ÉLYSÉES

« Old Moore » (Roberts's Edition, à dix centimes) lance beaucoup de traits qui se perdent dans le vide, mais il faut convenir qu'il y en a quelques-uns qui frappent joliment près du but. Il y en a un qui a beaucoup attiré l'attention à la fin d'avril. En voici la teneur :

« Nous sommes presque certains de recevoir de Paris la nouvelle d'un terrible incendie, qui causera des pertes d'existences, tandis qu'une bande de pillards sévira parmi les ruines et dans les maisons avoisinantes. »

Ceci s'est réalisé à la lettre. Le 4 mai, le vraiment « terrible incendie » a eu lieu à Paris, et le lendemain, dans le récit le concernant, on pouvait lire ce passage :

Quoique le lieu du sinistre fût éloigné de ce qu'on peut appeler les quartiers dangereux de Paris, une bande de voleurs tenta d'éluder la surveillance de la police, et plusieurs furent pris en flagrant délit de vol de montres, de bijoux et de pièces de monnaie égarées. M. Cochefert, chef de la police des recherches, commanda un supplément d'agents de police pour surveiller les ruines pendant la nuit.

—

Une prévision du désastre de Paris

—

La lettre suivante a paru dans le *Standard* de Londres :

Monsieur, — au sujet de la prophétie sur le désastre de Paris, contenue dans « Old Moore's Almanack, » je demande la permission de dire que je ne crois pas à une simple coïncidence. Je m'intéresse depuis quelque temps à la question des prévisions, et pendant les deux années qui viennent de s'écouler, j'ai pu en constater de remarquables exemples chez une de mes malades, en même temps une amie.

Samedi elle eut un avertissement du désastre de Paris, avec les noms de huit des victimes, et aussi la mention que environ deux cents morts seraient causées par un incendie à Paris dans une construction provisoire. Le même soir elle eut une prévision de l'accident maritime près d'Aberdeen, le nom complet de l'un des steamers étant donné avec la première lettre de l'autre, et en même temps l'annonce que onze personnes y perdraient la vie. Ces prédictions furent écrites dans une carte-lettre qui fut mise à la poste dimanche, et porte le timbre du trois mai à minuit quinze minutes du matin. Cette lettre, avant d'être mise à la poste, fut contrôlée par deux messieurs et moi-même. — Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur.

UN MÉDECIN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES (de Londres).

Nous avons le plaisir de connaître personnellement l'auteur de la lettre ci-dessus, et il a eu la bonté de nous permettre d'examiner la carte-lettre dont il parle. L'incendie eut lieu à Paris le mardi 4 mai, et la carte qui avait été mise à la poste le dimanche précédent, non seulement prédisait le désastre, mais décrivait la construction, et donnait les noms de plusieurs des victimes. Elle attribuait aussi l'accident à la lampe du cinématographe, — et les autorités arrivèrent à la même conclusion, après une enquête. — (Ed. du *Light*).

(*Light*, 15 mai 1897).

Ces prédictions sont très intéressantes, mais elles ne sont pas isolées ; je sais que, rien qu'à Paris, il y en a eu un grand nombre ; beaucoup de personnes ont été sauvées providentiellement, soit par une vision, soit par un pressentiment, soit de toute autre manière mystérieuse. Une religieuse a péri sachant depuis le matin ce qui lui était réservé (*Initiation*, Mai). Mlle Couédon avait prédit cet événement un an d'avance chez M. de Maillé (*Echo du Merveilleux*, 15 mai ; *Libre Parole, 16 mai*). Nous avons là un exemple remarquable de prémonition intense, se faisant sentir dans un grand nombre de cerveaux à la fois.

Dr F. Rozier.

LA MAISON HANTÉE D'YZEURES

(suite et fin)

(Extrait de l'*Union libérale d'Indre-et-Loire*, du 26 mars 1897)

C'est la semaine dernière que les expérimentateurs convoqués se réunirent de nouveau afin de porter un jugement en commun, qui, dans leur pensée, ne devait donner prise à aucune critique. Un de ces messieurs voulut bien nous confier les détails de ces réunions, ainsi que certaines explications nécessaires ; je les transcris pour les lecteurs, le plus brièvement possible, en leur évitant autant que possible, l'obscurité de certaines expressions scientifiques.

« Mercredi soir, 10 mars, nous nous réunimes en gare de Châtellerault, au nombre de huit personnes, venues de Poitiers, de Châtellerault et de Tours, avec l'intention bien arrêtée d'étudier les expériences avec l'attention la plus rigoureuse. Plusieurs d'entre nous avaient déjà passé plusieurs nuits dans la maison hantée, et s'étaient convaincus de la réalité des phénomènes ; de ce nombre étaient MM. Duplantier, le docteur Corneille, très familiarisé avec toutes les questions d'hypnotisme et de suggestion, Georgel, etc. Nous pensions être seuls ; mais quelle ne fut pas notre stupéfaction, en débarquant à Yzeures, de nous trouver en présence d'une véritable armée de curieux, arrivés ce soir-là de tous les points de la contrée « pour voir quelque chose ». Le rédacteur d'un journal de Poitiers, qui se trouvait justement parmi nous, avait eu la singulière idée d'annoncer, pour la nuit prochaine, l'arrivée à Yzeures de certaines personnalités compétentes, devant lesquelles des manifestations stupéfiantes ne sauraient manquer de se produire. Nous étions consternés : il y avait de quoi. Si nous étions venus, nous aussi, pour voir quelque chose, nous savions que les conditions de production et d'observation de ces phénomènes allaient se présenter très défectueuses, et nous prévoyions un voyage inutile, du temps et des fatigues perdus. Nos craintes n'étaient que trop justifiées. Notre troupe fut encore grossie de tout le contingent qui arrivait en voiture et des curieux de la localité ; et la maison entière fut envahie. Un espoir nous restait toutefois : la fermeture du café à dix heures ; il nous fut enlevé. Le maire, M. le docteur Boutet, accorda au cafetier la permission de la nuit.

« Je vous assure que la maison fut réellement hantée cette nuit-là, non plus par un seul être « invisible et présent, » mais par une foule d'êtres plus visibles et surtout plus bruyants. On eût dit une kermesse où le public était attiré par un spectacle qui ne coûtait rien et dont on pouvait jouir sans observer le silence et le recueillement, au contraire. Dans la cuisine, transformée en salle de conférence où tout le monde parlait à la fois, on distinguait la voix bien connue d'un médecin des environs qui demandait qu'on livrât la jeune fille à un aréopage de médecins ! Pauvre petite !

« L'escalier gémissait sous les pas d'une procession ininterrompue, pendant que du café nous montait aux oreilles un bruit étourdissant, éclats de rires, propos de joueurs de manille, etc. Enfin, vers 1 heure du matin, un farceur, dans le but évident de varier les distractions, tira hors de son toit un malheureux lapin, acheté la veille par les Sabourault, et lâcha l'animal dans la maison. Alors commença la poursuite, animée, bruyante, impétueuse. Dans la chambre où nous nous tenions, gardant un silence qui indiquait moins l'attention que le désespoir, nous avions les oreilles tellement assourdies par ce tapage continuel, que nous nous aperçûmes à peine du charivari indescriptible provoqué par cette chasse nocturne et improvisée.

« Comme vous le voyez, les circonstances étaient on ne peut plus défavorables à des observations sérieuses. Les phénomènes se fussent-ils produits, que nous n'aurions pu les saisir ; mais pouvaient-ils se produire ? Assurément non. Outre que rien n'est plus capricieux que des manifestations de ce genre, encore sont-elles soumises à des conditions spéciales qui ne nous sont pas toutes connues, mais dont la plus indispensable est une sorte d'harmonie entre les forces fluidiques émises par les per-

sonnes présentes. L'être qui se manifeste et qui a besoin, pour agir sur la matière de façon à impressionner les sens, d'emprunter aux assistants et surtout au médium, la force matérielle qui lui fait défaut, peut être dérangé, dans l'élaboration de cette force, par des courants fluidiques contraires, émis par certaines personnes. L'état d'esprit, la volonté sont encore des agents très énergiques dont on doit tenir compte. On a vu, dans les réunions dites spirites, dans un milieu éminemment favorable, où des personnes accoutumées à se réunir ensemble procuraient d'ordinaire au phénomène demandé toutes les conditions nécessaires à sa production, la présence inopinée d'une personne de volonté forte et franchement hostile venir troubler l'harmonie habituelle et faire obstacle à toute manifestation.

« Dans le cas présent, les causes d'insuccès de cette nature ne manquaient pas. Ajoutez à cela les lumières répandues partout, les allées et les venues continuelles, le bruit, l'état d'énervement du médium, et vous aurez des raisons plus que suffisantes pour expliquer une déconvenue qui, du reste, ne nous a pas surpris. »

N'oublions pas enfin l'élément de première importance, celui qui, à son gré, s'impose ou se refuse, je veux dire l'auteur même des manifestations. Il jouit comme nous, plus que nous peut-être, d'une volonté libre, en vertu de laquelle il se livre envers ceux qu'il poursuit de sa haine ou de son affection inconsidérée, à des manifestations si troublantes et, en apparence, si inexplicables. Il peut, par conséquent, nous accorder ou nous refuser son concours, quelque favorables que soient, d'ailleurs, les moyens que nous mettons à sa disposition.

— Alors, vous croyez réellement à l'intervention d'un *esprit* dans les phénomènes d'Yzeures ?

— Sans aucun doute. Tout, dans les événements qui s'y passent, nous démontre la participation effective et primordiale d'un être doué d'intelligence et d'une volonté consciente. Ces coups frappés, ces bruits que le simple curieux, le visiteur superficiel jugera si ridicules, n'ont-ils pas, au contraire, une émouvante éloquence pour l'observateur sérieux, qui cherchera à en pénétrer les causes et les incalculables conséquences ? Tour à tour graves ou badins, réservés ou confiants, ils semblent apporter une certaine coquetterie à se faire désirer et une réelle méchanceté à rester silencieux, lorsque le moment est passé de causer l'inquiétude ou la frayeur, qui sont leur but. Ils répondront avec assez de complaisance et de précision au questionnaire des visiteurs naïfs et à l'interrogatoire sommaire de gendarmes : ils indiqueront l'âge de chacun, le nombre des personnes présentes, le quantième du mois, l'heure qu'il est ; puis, tout à coup, se ravisant, ils arrêteront net la conversation par des coups de poings énergiques et des grattements obstinés !

Il y a, en effet, de la part de cet être, calcul et réflexion. La persécution qu'il a entreprise est conduite avec une science parfaite. S'il se livre sans retenue, devant les simples curieux, à tout le jeu de son fantaisiste répertoire, il essaie au contraire de lasser la patience des observateurs autorisés dont les témoignages compétents suffiraient peut-être à délivrer les victimes de ces manifestations de l'accusation absurde et invraisemblable de supercherie organisée qu'on n'a pas craint de leur infliger.

Telle est la cause des erreurs d'interprétation commises, par suite de jugements trop hâtifs dont n'ont pas craint d'assumer la responsabilité des observateurs trop pressés ou à idées préconçues. Mais rien n'est brutal, dit-on, comme un fait. Il nous fut donné enfin de le constater, et notre longue patience eut enfin raison de celle de l'invisible persécuteur. M. G. Kahn était arrivé la veille, accompagné cette fois de M le docteur Fanquez ; le lendemain, M. Georges Montorgueil vint à son tour nous apporter avec ses conseils le secours de sa longue expérience. Les phénomènes de ce genre sont familiers à M. Montorgueil, et l'enquête à laquelle il s'est livré lui démontra bien vite la réalité de ces nouvelles manifestations, en dehors de la participation volontaire des personnes qui les subissent. Deux longues nuits se passèrent sans aucun incident. Enfin, le samedi matin, 13 mars, vers 6 heures 1/4, les... arbitres levaient la séance et s'apprêtaient à sortir ; deux ou trois avaient même dépassé la porte, lorsque des bruits, faibles d'abord, puis bientôt assez forts, se firent entendre dans le bois du lit, du côté de la cloison. Nous étions alors tous rentrés dans la chambre, nous tenant près du lit, écoutant... C'étaient de petits bruits secs, frappés avec beaucoup d'agilité, par série de quatre ou cinq, et sans interruption, comme ceux que l'on peut produire avec les doigts d'une main sur un morceau de bois. Cela ne dura guère plus d'une minute, et se passait sous nos yeux, en plein jour. Nous pûmes nous con-

vaincre que la mère et la petite fille qui occupaient le lit à ce moment, cette dernière dormant encore, étaient absolument immobiles à ce moment-là. De plus, par une expérience que nous tentâmes de suite, il nous fut facile de nous assurer que si, avec des efforts qui n'auraient pu d'ailleurs passer inaperçus, il était possible d'atteindre le bois du lit, il était absolument impossible de faire agir les doigts de cette façon. — Quant à la chambre à côté, elle était vide. — Alors ?...

Ajoutons que M. le docteur Fanquez ne trouva chez la jeune fille aucun symptôme d'hystérie !

Les lecteurs seraient peut-être désireux de faire plus ample connaissance avec les héros de cette histoire à sensation, médium et... esprit. Les renseignements que j'ai recueillis me permettront de les satisfaire en ce qui concerne le premier personnage; pour le second, c'est plus difficile et je ne garantis rien.

La jeune Renée Sabourault est, je l'ai dit, âgée de 12 ans ; elle est assez mince, l'air tranquille, physionomie très douce. Rien ne dénote en elle l'espièglerie dont on s'est plu tout d'abord à la gratifier. Cette étonnante faculté qui s'est déclarée chez elle depuis quelques mois, était autrefois possédée par sa mère, mais depuis son mariage seulement, il y a quelque 18 ans, à Poitiers. A différentes reprises, des coups étaient frappés en sa présence et se faisaient entendre pendant quelques semaines puis cessaient, pour reprendre quelques années après seulement. Voilà pour le ou les médiums.

Enfin, il y a quelque temps, à Yzeures, au moment où les manifestations hostiles étaient le plus bruyantes, la petite Renée aperçut une figure qu'elle décrivit avec beaucoup d'exactitude ; c'était le portrait d'un frère de M. Sabourault, mort dix ans auparavant et que la fillette n'avait jamais connu.— Camille! s'écria Mme Sabourault.

Un coup de poing formidable lancé dans le mur de la chambre répondit à cette exclamation.

Si c'était lui, le funeste persécuteur ?

Après tout, c'est possible. — Des frères ne sont pas toujours cousins !

D'AUBENAS.

BIBLIOGRAPHIE

L'ÉVOLUTION ANIMIQUE

par Gabriel Delanne

(Suite) (*)

(*) Voir notre numéro du 20 mai.

Avec un peu d'attention, on constatera, par l'observation d'une personne en état de somnambulisme, la double composition de l'individu, et le sujet pourra dérouler, comme on le ferait d'un papyrus, la succession de ses existences précédemment enregistrées. (L'état somnambulique devrait, en raison de ses manifestations, être désigné sous le nom d'état périsprital.) L'expérience fera constater des phénomènes prodigieux de mémoire ; puis, après le réveil, un autre phénomène non moins curieux : l'*oubli* de ce qui a été dit ou exécuté pendant le sommeil. Tous les appels à la mémoire auront été nettement séparés : un sujet âgé de quarante ans reproduira les événements de toute sa vie ; mais *fixez*-le à l'âge de vingt ans, il vous dépeindra son existence à cette époque seulement ; reportez-le à l'âge de dix ans, il jouera à la poupée ou à la toupie et ne saura rien vous dire, à moins que vous ne l'y invitiez, de ce qu'il était à quinze ans. De plus, ainsi que l'ont expérimenté MM. Pierre Janet, de Rochas et bien d'autres, on trouvera dans le sujet *trois* et même *quatre* états différents de mémoires, selon le degré plus ou moins profond d'hypnose dans lequel il aura été plongé (crédulité, catalepsie, somnambulisme, état de rapport).

A moins de suggestion spéciale, l'oubli est caractéristique du retour à l'état de veille, c'est-à-dire de l'état dans lequel l'esprit est en possession complète de son enveloppe corporelle.

Si on examine le *Rôle de l'âme pendant l'incarnation*, on observe des phénomènes également très curieux.

La gradation des êtres ne supportant pas de séparation absolument rigoureuse, l'analogie qui existe entre eux est tellement intime, grâce à la commune identité de l'ovule, — que nous avons été, dans le sein de notre mère nature, « monère, puis mollusque, poisson, reptile, quadrupède et enfin homme. » Cette succession de transformations ascensionnelles, allant du simple au composé, a donné à notre être une histoire remontant à des milliers de siècles, histoire qui a été enregistrée et conservée par le périsprit. Nous retrouvons toujours le périsprit constituant son être, aidant la force vitale à coordonner la forme physique d'après les facultés de l'âme.

Pendant que l'âme sommeille, enveloppée par le fluide périsprital qui prend possession des molécules embryonnaires, la force vitale qui leur est inhérente puise dans le milieu ambiant les éléments constitutifs de l'être. Ce sommeil persiste pen-

dant la plus grande partie de la gestation et, à la naissance de l'individu, se développera de plus en plus avec l'éveil des facultés.

Voilà donc l'âme et le périsprit en possession d'un individu. L'âme est en lui tout entière avec ses acquisitions séculaires, grâce à l'intervention de la force vitale. Mais cette force vitale ne peut être que l'expression exacte des qualités « potentielles » de ses auteurs. Ces qualités se retrouvent dans la constitution physique des enfants. C'est ainsi que ces derniers subissent les influences des puissances vitales des parents.

Quant aux états morbides qui se manifestent, ils ne sont qu'accidentels et n'affectent que l'existence présente.

Toutes ces conditions si diverses appartiennent au plan admirable de la création qui veut, par là, doter l'individu de connaissances et d'aptitudes aussi nombreuses que variées.

Quant aux qualités intellectuelles prodigieuses que l'on constate chez certains individus, elles ne sont que les conséquences d'acquis antérieurs.

L'hérédité, elle, n'est que physiologique, elle ne concerne que la constitution physique du corps, y compris les organes qui sont les sièges des facultés. C'est à l'hérédité que l'on doit de constater dans certaines familles la conservation du culte de qualités artistiques particulières. Il n'est pas douteux que son rôle ne soit très considérable dans la constitution de l'individu, c'est l'aliment, l'atmosphère, le milieu, la couleur locale, etc., auxquels on doit, en quelque sorte, la conservation de la race. Mais ses lois sont loin d'être stables.

L'hérédité psychologique, au contraire, n'existe pas. Les êtres les plus disparates, au point de vue moral, qui naissent si souvent dans les familles, en sont la preuve. L'individualité psychologique est donc entière.

La folie n'est autre chose qu'une maladie physique ; elle résulte de la lésion plus ou moins profonde d'une localisation cérébrale, et comme telle transmissible par l'hérédité.

L'obsession est due à un déséquilibrement des facultés intellectuelles ou morales. Elle peut être causée par l'extériorisation partielle de la force vitale qui met le malade, affaibli pour cette raison, aux prises avec des esprits mal intentionnés. Il ne faut pas perdre de vue, dans ce cas particulier, qu'il est nécessaire de donner des soins au corps et à l'âme du patient. Que d'hallucinés pourraient être guéris si le Spiritisme était connu de ceux qui prennent la responsabilité de soigner les malades !

Il nous resterait, avant de finir, à considérer ce qui nous est perceptible de l'*Univers*, mais l'infiniment petit et l'infiniment grand épouvantent également notre imagination.

La matière et l'esprit sont partout unis par une force vitale prodigieuse et cette force vitale, qui enchaîne étroitement tous les êtres depuis le plus simple atome jusqu'aux firmaments, c'est notre loi : la Solidarité, l'Amour.

Devant l'incommensurable tableau de l'évolution terrestre et de l'évolution cosmique, ces sentiments s'affirment davantage encore, et notre conscience ne peut contenir cette exclamation : *ô Puissance inconnue, que tu es grande !*

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'ouvrage de M. Delanne, nous constatons que l'harmonie est complète dans l'œuvre admirable de la création : l'ascension toujours de plus en plus grande ! La conscience de notre destinée doit faire naître en nous un sentiment profond de solidarité et d'amour pour tous les êtres qui nous entourent et plus particulièrement *pour tous nos frères en humanité*.

Si la terre est dans l'univers un atome imperceptible, que sommes-nous nous-mêmes ? Combien doit être grande notre modestie !

Ce livre est destiné à jeter une lumière intense dans les esprits. Il devrait être dans toutes les mains.

Avec une probité scientifique dont nous devons le louer, l'auteur a indiqué les sources nombreuses où il a puisé les documents qui ont servi à la démonstration scientifique du grand problème qu'il a enfin résolu. Il a prouvé avec clarté et conscience ce fait considérable : que la vérité scientifique nous entoure de tous côtés et qu'il faut ne nous en prendre qu'à nos préjugés et à nos passions si nous ne savons la voir et la comprendre. Enfin, pour celui que guide la sincérité, ce travail établira que le Spiritisme est une doctrine aussi bien scientifique que morale.

BEAUDELOT.

Le Gérant : A. BOYER.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.